

PROLOGUE

Klaus ouvre les yeux.

Le bourdonnement monte dans ses oreilles et redescend au gré des vibrations de la sonnette. Un son strident d'abord, qui décroît et se mue finalement en un misérable frémissement. Klaus se lève rapidement et regarde par la fenêtre. Il fait à peine jour. Klaus enfle une robe de chambre et se dirige vers le couloir glacial. La sonnette exhale ses derniers graillements. Il abaisse la clenche d'un geste brusque. Derrière la porte se tient un homme assez âgé, vêtu d'un élégant manteau.

— Bonjour! dit l'inconnu dans un large sourire, et il fait un pas en avant.

Au même moment, une silhouette massive au crâne rasé sort de l'ombre et pousse la porte avec une force inouïe. Projeté contre le mur, Klaus se retrouve à genoux. L'homme qui vient de sonner pénètre dans l'appartement, suivi du chauve qui inspecte le couloir tout en continuant d'avancer. Il se déplace avec agilité, mécaniquement, comme s'il n'était fait que pour ces quelques gestes.

— Un invité chez soi, c'est recevoir le roi, dit l'inconnu en fixant Klaus du regard.

— Qu'est-ce que...

Klaus n'achève pas sa phrase.

Le chauve s'approche de lui, le menace du doigt puis s'éloigne brusquement. Klaus reste seul avec l'homme au manteau élégant. C'est sûrement un rêve, songe-t-il. Il se pince le mollet.

L'inconnu brise le silence :

— Je m'appelle Johannes Foerster. Je suis quelqu'un de bien élevé et je déteste faire preuve de grossièreté. Parfois, cependant... ajoute-t-il en écartant les bras.

L'inconnu se sent parfaitement à l'aise. Il ôte ses gants de cuir et son manteau, laissant apparaître un délicat foulard aux coins rassemblés dans une grande bague, ainsi qu'un gilet croisé. Le gilet et le pantalon à carreaux écossais à peine marqués semblent taillés sur mesure.

Comme tous les gens nerveux, Foerster a le ventre plat, sans être particulièrement mince pour autant. Un cou épais, de larges mains aux doigts très longs; sans doute encore beaucoup de puissance dans les bras. Son visage est soigné et porte les traces d'un hâle délicat, caractéristique des gens à la peau claire. Mais une profonde cicatrice entre les yeux enlaidit ses traits et donne l'impression que sa tête est coupée en deux. Ses rares cheveux gris sont lissés vers l'arrière. Un large front surmonte des yeux d'un bleu pâle. Rien ne s'accorde : une peau délicate, une cicatrice, un cou épais, des doigts fins... L'homme semble en parfaite condition physique, même s'il a depuis longtemps passé le cap des soixante-dix ans.

Les gants couleur d'olive atterrissent sur la table de la cuisine. Johannes Foerster les aplatit légèrement, accroche son manteau au dossier de la chaise et s'assied. Puis il détache les boutons de manchette de sa chemise dont il retrousse les manches. D'ici quelques minutes, il va me préparer mon petit déjeuner, songe Klaus. Mais non!

Foerster prend ses aises sur le siège, jette un coup d'œil à ses souliers vernis en cuir ombré beige et se met à les frotter délicatement. Il pousse un soupir et tourne son regard vers Klaus.

— Vous n'êtes pas très accueillant, monsieur... Kreifeld. Ou devrais-je plutôt t'appeler Steinbach? Que préférez-vous? demande-t-il en repassant au vouvoiement.

Klaus lit de la fermeté dans les yeux de l'homme, et il perçoit leur expression rusée, intelligente. Il sent que cet homme est venu ici dans un but précis, qu'il désire obtenir satisfaction sur-le-champ, mais sans se priver du plaisir de tester la personne qui peut la lui accorder. Il ne répond pas. Sort un paquet de Camel de la poche de sa robe de chambre et parcourt la pièce du regard à la recherche de son briquet. Foerster ne le quitte pas des yeux.

— Et fumeur en plus! constate-t-il en secouant la tête avec un air de désapprobation.

Klaus s'approche de la fenêtre. Un seul coup d'œil en bas lui suffit à évaluer la situation. Une grosse voiture est garée le long du trottoir; un sinistre individu fait le guet au coin de la rue. Des mesures de sécurité dignes d'un président. Mais Foerster n'est pas président.

— Vous masquez la lumière.

L'homme sourit et jette sur le plan de travail un petit sachet en plastique contenant une poudre foncée. Une odeur de café fraîchement torréfié se répand dans la cuisine.

— À infuser avec de l'eau chaude. Pas bouillante! Chaude!

Klaus ne réagit pas. Il allume une cigarette et s'adosse contre le mur, d'où il a une vue parfaite sur le couloir.

Foerster se lève et dit :

— Vous vivez chichement, d'après ce que je vois. Vous n'aimez pas le luxe ? (Il passe son doigt sur une étagère.) On pourrait croire que des gens comme vous n'ont rien à perdre. Ou presque rien. Mais soit, poursuit-il, presque rien et rien sont deux choses très différentes, n'est-ce pas ? Pour les uns, ce sont les femmes qui représentent tout, pour d'autres le travail, pour d'autres encore la vodka ou bien, par exemple...

À ce moment-là, Foerster suspend sa voix et regarde fixement Klaus avant d'achever :

— Une sœur.

Klaus ne manifeste aucun signe d'énervement, mais son estomac se serre.

Les deux hommes restent silencieux. Foerster ne reprend la parole qu'au bout de plusieurs longues minutes :

— Vous avez une sœur, d'après ce que j'ai entendu dire. Une sœur et c'est tout, personne d'autre ? Oui, une petite famille, une famille précieuse...

Klaus se demande quelle est la couleur d'un champ magnétique. Est-ce que l'énergie produite par un corps est visible sur un écran d'ordinateur ? Peut-être qu'en ce moment même un électrocardiogramme enregistre son rythme cardiaque qui s'accélère ? Peut-être même qu'on l'entend en bas ?

— Venons-en à ce qui m'amène chez vous. Voyez-vous, monsieur... poursuit Foerster en se raclant la gorge, il s'agit d'une affaire confidentielle, et je tiens à ce qu'on en discute sérieusement. J'ai lu hier un article qui a suscité mon inquiétude. J'ai décidé de parler sans tarder à son auteur. Malheureusement, il se trouve que celui-ci est mort. Quelle poisse, pas vrai ?

Klaus n'a pas la moindre idée de ce dont parle son visiteur. Il met de l'eau à chauffer. Elle parvient très rapidement à ébullition. Klaus jette la poudre granuleuse dans une tasse et verse dessus l'eau bouillante, oubliant qu'elle doit être juste chaude.

— Si ne serait-ce qu'une seule phrase de cet article est avérée... (Foerster s'interrompt, car Klaus vient de poser la tasse blanche devant lui si violemment que du café se renverse.) Vous êtes nerveux? demande-t-il.

— Non, répond Klaus en esquissant un sourire, pas le moins du monde.

— Et moi, j'ai l'impression que vous êtes nerveux. Où en étions-nous? reprend-il en regardant son interlocuteur par-dessous ses paupières.

À cet instant, Klaus se dit que l'homme lui rappelle quelqu'un finalement, mais qui? Johannes, Johannes, Johannes, Johannes Foerster...

— Pour être bref, je m'intéresse à certaines informations concernant notre... ami commun. Parce que, voyez-vous, dans cet article, il était beaucoup question de cet ami.

Klaus ne le quitte plus du regard à présent.

— Je voudrais m'assurer que la personne à laquelle ce malheureux a consacré son article est encore de ce monde. Pour ne rien vous cacher, je désire tout savoir de cet homme.

Klaus fixe l'espace devant lui sans penser à rien. Il ne comprend toujours pas de quoi il retourne : s'agit-il du journaliste qui est décédé après avoir écrit son article, ou de l'homme mort mais que Foerster croit vivant? Par ailleurs subsiste un autre souci...

— Voyez-vous, monsieur, dit Klaus en imitant son visiteur, le fait est que je m'en fous complètement.

— Filip Kreifeld, dit soudain Foerster en détachant les syllabes.

Ses yeux s'assombrissent, transperçant littéralement le visage de Klaus.

Klaus sourit. Avant que Foerster ait le temps de se retourner, il allume la radio à plein volume. Pour faire enrager les sbires d'en bas.

— Est-il vivant oui ou non ?

Les tempes de Foerster laissent apparaître de fortes rougeurs, typiques des gens à la peau fine.

— J'ai envie de dormir, dit Klaus.

— Est-il vivant oui ou non ?

D'un geste brusque, Foerster arrache la prise de l'appareil. Le silence se fait. Pourtant, lorsque Klaus remue sourdement les lèvres, l'homme doit faire un effort pour comprendre le sens de ses paroles :

— Filip Kreifeld est mort. Il est mort en 1988, d'une crise cardiaque.

*

Victoria pose le dîner devant Klaus, elle est sur le point d'éteindre la télé lorsque apparaît sur l'écran un document d'archives. La jeune femme se fige, les yeux rivés sur le téléviseur. Un aéroport. Un reportage en noir et blanc. Des portes s'ouvrent, un homme apparaît – brun, grand, vêtu d'un élégant manteau. Il descend lentement l'escalier. Plan rapproché sur ses cheveux lisses, coiffés à l'américaine, son front haut et ses lèvres charnues. Klaus aussi fixe l'écran : son foie aux oignons frits lui reste en travers de la gorge. Il se lève. La speakerine dit quelque chose. Ensuite, une photo, le même homme, mais un peu plus âgé. Il ne s'agit plus d'images d'archives. À nouveau, un documentaire, cette fois en couleurs. Encore cet homme,

toujours à l'aéroport, manteau noir, chapeau. Victoria se rapproche du téléviseur, Klaus fait de même. Tous deux fixent les poches sombres sous les yeux de l'homme aux cheveux gris. Ils n'ont pas le moindre doute, c'est lui. Des joues flasques, un grand nez, des sourcils broussailleux, les traits un peu altérés, mais c'est bien lui. Victoria déplace son regard du téléviseur vers Klaus.

— C'est impossible, dit-elle.

— Impossible, renchérit Klaus.

Ils ont devant eux le visage de quelqu'un de bien vivant, alors que cet homme, ils en ont la certitude absolue, n'est plus en vie, en aucun cas il ne peut être en vie. Tous deux le savent parfaitement. L'avant-veille encore, Klaus a dû le répéter à maintes reprises à Johannes Foerster, et ensuite tout raconter une nouvelle fois, et de manière très détaillée, ainsi qu'il l'exigeait, à l'hercule au crâne rasé.

Victoria est rentrée chez elle. Klaus est assis dans sa cuisine, les yeux fixés droit devant lui. Sur la table est posée une bouteille de vodka, apportée quelques jours plus tôt par le boucher, le même qui lui a fourni le foie. Klaus veut se lever, dévisser le bouchon et boire au goulot, mais il n'a même pas la force de se mettre debout. Un homme habitué à boire depuis des années sait ce dont il a besoin, il sait qu'un demi-litre ne suffira pas, qu'il sera obligé de sortir en pleine nuit en quête d'une autre bouteille. Alors mieux vaut ne pas commencer... En ce moment, pourtant, Klaus a d'autres soucis. Il a mis le pied dans la merde, sans même sortir de chez lui.